

Secourir les enfants de l'agent orange

Le Vietnam est en plein boom. Rudy Demotte, en visite, a néanmoins offert la solidarité de la Belgique francophone avec les petits oubliés.

N

HANOÏ
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Nu a 19 ans. Mais elle ne les fait pas. Assise sur un petit banc, près d'une des portes ouvertes qui donnent sur la cour, elle regarde dans le vide et se balance d'avant en arrière, sans arrêt. De temps en temps, elle éclate d'un fou rire triste. À la fin de son séjour réglementaire ici, au Village de l'amitié, dans la banlieue de Hanoï, elle avait été rendue à ses parents. Mais, incapables de faire face, ils l'ont ramenée.

Comme les quelque 120 autres enfants hébergés dans cette institution, Nu est considérée comme une victime de l'agent orange. Ici, certains enfants souffrent de handicaps mentaux, d'autres de malformations physiques, et d'autres encore cumulent les malheurs. « Les 600 enfants qui sont passés ici depuis l'ouverture du Village, en mars 1998, n'ont bien sûr pas connu la guerre, déclare le directeur de l'institution, Dinh Van Tuyen, mais ils en portent la douleur dans leur corps. » Il y a aussi les enfants atteints de cancer, qui sont soignés ailleurs.

Une croissance de 6 %

Dehors, de l'autre côté des grilles, un pays grand comme onze fois la Belgique, et neuf fois plus peuplé qu'elle, regarde vers l'avenir en le défiant. La guerre est loin. Les communistes l'avaient gagnée, mais il ne reste plus aujourd'hui du communisme que l'appareil opaque du parti

unique, dont le pouvoir n'a d'autre finalité que de se perpétuer. L'économie a été ouverte au capitalisme. Un peu comme en Chine, le pire des deux mondes a produit une société disciplinée, aux performances économiques exceptionnelles. Le Vietnam connaît en ce moment une croissance de l'ordre de 6 %, et on entend : « Peut mieux faire ! »

Agent orange : deux mots surgis des fureurs anciennes, qui ne disent rien aux jeunes et qui résonnent même aux oreilles des plus âgés comme l'écho d'un passé très lointain, quasiment enfoui.

C'était au début des années soixante. Les Américains, à peine arrivés dans le guépier vietnamien, entendaient établir un no man's land à découvert pour empêcher les Vietcongs, les communistes,

de continuer à descendre du nord vers le Sud-Vietnam par les forêts. Ils voulaient aussi détruire les récoltes dont pouvait profiter l'ennemi. Les forces américaines ont donc commencé à déverser des millions de litres de défoliants sur 20 % du territoire vietnamien. En dix ans, soit jusqu'en 1971, entre 2,1 et 4,8 millions de Vietnamiens, selon les sources, ont été directement exposés aux herbicides.

On estime aujourd'hui que 60 % des défoliants étaient de l'agent orange. C'est l'équivalent de 400 kilos de dioxine pure, de pur poison. Or, la dioxine est extrêmement résistante - dans les sols, dans les graisses animales, dans la chaîne alimentaire... Les fûts de ce poison étaient ornés de bandes orange, d'où le nom.

Sur les effets de l'agent orange à court et à long terme, tout (et son contraire) a été dit. Les actions en justice intentées aux États-Unis par des vétérans américains, victimes collatérales, contre leur propre gouvernement ou contre les producteurs de l'herbicide n'ont pas abouti. Un accord à l'amiable a cependant été conclu en 1984 avec les producteurs, dont Monsanto et Dow Chemical, pour

le versement de compensations financières à des dizaines de milliers d'anciens combattants américains. Cela étant, depuis 1989, Washington a viré des dizaines de millions de dollars en faveur des Vietnamiens handicapés, « *quelle que soit la cause* » de leur handicap...

Projets d'aide

« *Quand on pense que c'était déjà Monsanto !* » Le ministre-président Rudy Demotte, en visite au Vietnam pour les vingt ans de la délégation à Hanoï de

la Communauté française de Belgique, ne cache pas son indignation. Reçu au Village de l'amitié, il lance : « *Le droit international n'a pas encore abouti à la reconnaissance des droits des victimes. Mais j'espère qu'un jour nous aurons l'occasion de relater ensemble que les faits ont été perpétrés à dessein pour nuire à la santé humaine. Il faut à tout le moins une reconnaissance morale et des compensations financières.* »

Rudy Demotte est venu avec des cadeaux et des bonbons pour les enfants. Et il a offert aux responsables de l'institution l'aide d'experts de la dioxine et de kinés belges francophones.

Instrumentalisés par le régime, les enfants de l'agent orange ? Qu'importe, somme toute. Leur souffrance, elle, n'est pas feinte. La visite de Rudy Demotte a en tout cas rempli de joie le petit Tat Thanh, 10 ans, qui court en tous sens dans sa classe du rez-de-chaussée. Il restera ici entre trois et cinq ans, durée maximale réglementaire, avant le défi de l'« *intégration sociale* ». A 16 ans, son voisin de classe Hai Dang sait déjà ce qu'il veut faire plus tard : « *J'apprends à lire, à écrire et à compter, et j'aime bien étudier, mais je rêve de devenir peintre* », nous dit-il. En brandissant sans joie son dernier coloriage. ■

MAROUN LABAKI



WALLONIE-BRUXELLES**Une présence de vingt ans**

La Communauté française de Belgique finance de nombreux projets au Vietnam dans ses domaines de compétence : la culture, l'éducation, la recherche, etc. Il s'agit de projets très concrets, nécessitant des budgets relativement limités. On évoque quelque 350.000 euros par an en tout, hors coût du bureau à Hanoï (la délégation, qui vient de célébrer ses vingt ans). Et les chiffres

devraient baisser, le Vietnam étant passé du stade de pays aidé à celui de pays partenaire. Les experts venus de Belgique francophone se succèdent donc à Hanoï et à Ho Chi Minh Ville. Jean-Pierre Verscheure (photo) est l'un d'eux. Ce spécialiste de la préservation et de la restauration des films anciens nous reçoit dans son antre, sous les combles du « Studio national du film documentaire et scientifique », au cœur d'un quartier animé de Hanoï. Dans ce grand local, clima-

tisé et sans fenêtres, mais à l'hygrométrie capricieuse, sont classées 11.500 bobines de films qui témoignent de l'histoire du pays au cours des soixante dernières années. L'odeur prend à la gorge. « C'est l'acide acétique, nous dit-il. Son odeur trahit la détérioration continue des bobines. » Le premier rapport de Jean-Pierre Verscheure sur l'état de ce trésor, qui remonte à 2013, a produit des effets : le ministère vietnamien de la Culture a débloqué des fonds pour ajouter un étage au « Studio

national » et acquis des équipements pour y assurer le meilleur stockage possible des bobines. Jean-Pierre Verscheure en est aujourd'hui à son troisième séjour à Hanoï, mais les travaux ont pris du retard : « Je retape sur le clou. Depuis mon premier rapport, nous avons perdu 500 bobines. Nous en perdons entre 200 et 300 par an. Il est vraiment urgent d'arrêter la décomposition, de séparer les bobines saines des autres, de les trier, de les transférer... »

M.LI

Rudy Demotte « Le plus précieux, c'est la formation de formateurs »

HO CHI MINH VILLE
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Au terme de son voyage au Vietnam, Rudy Demotte a répondu à nos questions. L'interview s'est déroulée dans le cadre mythique du bar de l'hôtel Caravelle, qui domine la ville et qui servait de quartier général à la presse internationale, aux heures sombres de la guerre.

Comme la Chine, le Vietnam s'est doté d'un système politico-économique d'une redoutable efficacité. L'Europe peut-elle résister longtemps face à de tels concurrents ?

On a connu des concurrents aussi redoutables. L'Europe a été confrontée aux Etats-Unis. On a oublié le rôle des Etats-Unis au début du vingtième siècle, lorsqu'ils montaient comme puissance industrielle, et qu'on ne sa-

vait pas très bien comment on allait les concurrencer. On a connu ensuite nos deux guerres mondiales, qui nous ont fait régresser, et puis, après, la coordination européenne a été notre atout.

Si nous utilisons intelligemment le réseautage européen, alors nous aurons un avantage par rapport à l'Asie. On sait aujourd'hui que c'est la matière grise et elle seule qui nous permettra de nous en sortir. Ce n'est pas le coût des matières premières, ce n'est pas le coût de l'énergie qui fait l'avantage compétitif, c'est vraiment le design du produit et son adaptation au marché.

Donc, oui, on peut résister, mais la réponse, c'est de mieux réseauter encore en Europe notre matière grise.

Au cours de votre visite, vous n'avez parlé des droits de

l'homme à aucun moment...

Nous avons des contacts avec la société civile vietnamienne, où nous entretenons tout ce qui est incitations à la création, à l'expression. Les sentiers de la liberté et de l'émancipation passent par cette capacité des arts à traduire les sentiments sur la politique, l'économie, etc.

Nous empruntons en quelque sorte la voie que certains ont utilisée dans les pays de l'Est pour exprimer la différence : par la littérature, le théâtre, le cinéma, et aussi par les contacts permanents. Les Vietnamiens qui viennent dans les programmes d'échanges en Belgique ne sortent jamais indemnes, si je peux dire. Et les Belges qui viennent ici communiquent.

Qu'est-ce qu'un confetti comme la Belgique francophone peut

apporter de plus précieux à un pays comme le Vietnam ?

La taille n'est pas toujours le facteur prépondérant. J'en témoigne physiquement... (rires) Ce qui compte, c'est le point d'efficacité. Un micro-organisme peut booster le fonctionnement général d'un organisme. C'est un peu notre but, comme les ferments qui donnent sens. Et la Belgique francophone a un avantage par sa taille : ce n'est pas une menace d'hégémonie. Notre pertinence, c'est qu'on nous accepte sur les points où nous sommes toujours les meilleurs et qui apportent de la valeur ajoutée : l'agronomie, le spatial, etc. Mais le plus précieux, c'est la formation de formateurs. Nous sommes très appréciés pour cela. C'est le cœur du cœur de notre coopération. ■

Propos recueillis par
M. Li